

Jean CANAVAGGIO : *Les Espagnes de Mérimée* (Centro de Estudios Europa Hispánica, 50 €).

L'édition d'art trop souvent semble répondre à la sinistre injonction : « Sois belle et tais-toi ». Trop de « beaux livres » ne disent rien. Voici une heureuse exception, fruit d'une heureuse collaboration. Le maître d'œuvre est l'ancien directeur de la Casa de Velázquez, grand connaisseur de Cervantès (il vient de donner une nouvelle traduction du *Quichotte* à la Pléiade), et surtout grand spécialiste du théâtre du Siècle d'or, qui fut pour Mérimée le premier contact avec l'Espagne. Son manuscrit a été revu par Antonia Fonyi dont on connaît l'excellent travail de coordinatrice pour l'édition des *Œuvres complètes* de Mérimée aux éditions Champion. Et le texte, dont la préparation technique a été assurée par Isabel Morán, est continuellement accompagné, car une riche illustration a été réunie par Laura Díaz Tajadura. Ainsi, les noms propres ont un visage, les villes, les monuments, les paysages redeviennent tels que Mérimée a pu les voir, les crayonner ou les peindre, les batailles mêmes telles qu'on pouvait alors les figurer.

Le sujet est d'importance. Nombre de mériméistes, d'hispanistes, de comparatistes s'y sont frottés, tel Marcel Bataillon dans un bel article sur « L'Espagne de Mérimée d'après sa correspondance ». Jean Canavaggio fait mieux que d'apporter une pierre à l'édifice, il entend la difficile synthèse et la mène à bien d'une façon aussi savante que plaisante, jamais pédante. Il laisse çà et là non traduites quelques expressions que le lecteur non hispaniste aura le plaisir de déchiffrer.

*Les Espagnes* au pluriel : moins pour décrire la diversité des régions, des langues, des castes et des peuples, que pour distinguer par quelles différentes façons Mérimée a fréquenté l'Espagne tout au long de sa vie et d'abord, ô paradoxe, dans son œuvre.

Son œuvre « espagnole » commence par une supercherie réussie et féconde : *Le Théâtre de Clara Gazul*. Supercherie, puisque cette actrice du siècle d'Or n'a jamais joué ni écrit que par la plume de Mérimée, fort de ses lectures. Ni même existé ! Œuvre de jeunesse, féconde un siècle plus

tard : la dernière pièce du recueil a notamment inspiré un beau film à Jean Renoir, *Le Carrosse d'or*. Première des *Espagnes de Mérimée*, donc : « L'Espagne réinventée, ou Mérimée mystificateur ».

Il a 27 ans quand il met enfin le pied sur la terre espagnole, et ainsi commence le second chapitre, « Une Espagne à découvrir : Mérimée voyageur ». Ce premier voyage, longue immersion de six mois, sera suivi de six autres, moins longs, mais souvent de plusieurs mois. Vu l'état des routes, des diligences, des auberges, il faut des journées entières pour aller d'une ville à l'autre, et parfois même à dos d'âne ! Ses *Lettres d'Espagne* témoignent de son attention aux paysages, mais surtout au patrimoine architectural. Le fils de Léonor Mérimée, peintre d'histoire, révèle à l'occasion un vrai talent de dessinateur et d'aquarelliste, et le futur Inspecteur des monuments historiques forme là son œil. Attentif aussi aux gens et aux mœurs, ces longues étapes sont l'occasion de rencontres, dont l'une au moins aura une importance capitale, comme on verra.

Vient ensuite « Une Espagne recrée : Mérimée romancier ». On lit peu *Les Âmes du purgatoire*, l'histoire d'un historique Don Juan connu pour sa vie de débauché qui se rangea en temps utile, à la différence du *Burlador de Sevilla*, et fit construire à Séville, avant de disparaître, une chapelle et un hôpital qu'on visite encore aujourd'hui et qu'on voit photographiés dans le livre comme maints autres sites fameux. En revanche, on lit et plus encore on chante *Carmen* dans toutes les langues, œuvre écrite en une semaine, au dire de son auteur, depuis longtemps mondialisée.

Plus laborieuse fut la genèse de *L'Histoire de Don Pèdre I<sup>er</sup> roi de Castille*, menée à bien grâce à l'aide d'amis espagnols, dont une certaine comtesse aussi aimable qu'érudite. Voilà « Une Espagne reconstituée : Mérimée historien ».

L'essentiel est dit. Les trois derniers chapitres, « Mérimée recenseur », « Mérimée épistolier », « L'adieu à l'Espagne », pour intéressants qu'ils soient, ne mentionnent plus aucune œuvre importante.

En France, on a longtemps tenu rigueur à Mérimée de son assiduité à la cour de Napoléon III. Dans le livre de Jean Canavaggio, cette assiduité prend une tout autre coloration. Le lecteur parcourt, de chapitre en chapitre, les étapes d'une carrière romanesque.

L'étudiant en droit, « pauvre jeune homme en redingote grise » que décrit Stendhal, sans doute par l'acuité de sa conversation (« Mérimée ne sait rien imparfaitement », disait Victor Cousin), devient le familier des Grands d'Espagne, d'abord en séduisant, dès son premier voyage, lors d'un long trajet en diligence, le comte de Teba, futur comte de Montijo, de vingt ans son aîné. Le comte le recommande par exemple à son ami le comte de Gor (qui invitera Mérimée à dîner dans son petit chez-soi, ni plus ni moins l'Alhambra de Grenade) et surtout le présente à son épouse, née Kirkpatrick y Grévigé.

La voilà, la comtesse aussi aimable qu'érudite, que les pronunciamientos nombreux chassent périodiquement vers Paris. On est allé jusqu'à les supposer amants, mais l'intimité est assurément telle, que la comtesse de Montijo associe Mérimée à l'éducation de ses deux filles, la cadette particulièrement rétive. Mérimée a connu cette petite Eugenia quand elle avait quatre ans. Quand elle en a quatorze, et que sa mère repartie en Espagne l'a confiée à un pensionnat religieux, Mérimée est chargé, avec Stendhal, de sortir les petites filles le dimanche. Et à vingt-quatre ans, elle désespère sa famille en refusant tous les partis, nombreux (on la dit la plus belle femme d'Europe), avant de céder aux avances d'un Bonaparte qui fera d'elle l'impératrice des Français. Dans les salons des Tuileries, Mérimée est en mission, deux fois esclave consentant, de la mère et de la fille. Car le soir même, il rend compte à sa toujours très chère amie la comtesse de Montijo. Par ce biais encore, rouge capital de l'hispanisme en France.

Certains lecteurs regretteront l'absence d'index, lequel en aurait effrayé d'autres, avant tout sensibles à la qualité de l'impression, de la reliure, des illustrations. Ce bel objet mérite d'avoir deux lectorats.